

POURQUOI FAUDRAIT-IL UN SENS À LA VIE?

Il y a un peu plus d'un siècle, Nietzsche a pu croire avoir tué Dieu ou tout au moins avoir assisté à sa mort. Mais Dieu est increvable et polymorphe: son clergé s'est réincarné en psychanalyse, le dogme chrétien est revenu sous forme de psychiatrie, et l'amour de Dieu de nos ancêtres est devenu une imprescriptible soif de sens. De Saint-Ex à l'explosion contemporaine de stages de psychologie-pour-tous, il semble que plus rien n'ait d'importance que de trouver le sens de la vie, comme si la vie avait besoin d'un sens général, pire, comme si elle en avait un, archétypique et crypté, et qu'il appartenait à l'époque contemporaine de le découvrir comme elle a découvert nucléon et le tungstène. Mais chercher un sens à la vie, c'est justement l'inverse de construire le sens de SA vie, c'est chercher à l'extérieur ce qui existe en nous, c'est une nouvelle idole qu'on se donne pour ne pas nourrir Dieu en nous — le dieu que nous sommes.

En effet, un sens à la vie général et absolu impliquerait un spectateur, un être extérieur qui apprécie ce sens que nous, acteurs, ne pouvons percevoir. Alors que si nous jouions pour nous, si nous seuls étions spectateurs et juges de nos vies, nous assumerions devant notre seule conscience le sens que nous choisissons de donner à notre vie. Il faut choisir pour qui l'on danse.

Il y a plus de deux mille ans, Épicure a tenté lui aussi de tuer les dieux en s'appuyant sur la science. Ce vieil orfèvre du bonheur avait bien compris que les absolus — en son temps, les dieux — étouffaient l'individu. Pour que l'homme soit responsable de son bonheur, il fallait tuer les dieux et violer les déesses, comme pour pouvoir aimer réellement il faut dénoncer les amours prédestinés ou fusionnels. On voit combien nous avons fait du surplace pendant deux millénaires..

Le besoin d'un "sens à la vie" n'est-il pas la marque d'une certaine immaturité spirituelle, comme un désir enfantin d'amour maternel, inconditionnel et fusionnel? L'individu, l'adulte dans le sens mélioratif que peut avoir ce terme si on considère que l'adulte est à l'enfant ce que le hêtre est à la faîne, l'adulte, donc, n'est-il pas celui qui a tué en lui la soif de dieux, de sens extérieurs et absolus, de monde dans lequel il aurait "sa place" — pour les remplacer par un mouvement de lui vers le monde, un don, un acte? N'est-il pas puéril, lorsqu'on parle d'amour ou de sens de la vie, de chercher plutôt que de construire? La plus haute forme d'amour n'est-elle pas celle qui lie deux êtres égaux et libres, indépendants et distincts? Si on considère que l'enfant doit un jour quitter son nid d'amour uni, découvrir et revendiquer son individualité, pour enfin pouvoir aimer comme être individualisé, ne doit-on pas également considérer que la maturité spirituelle vient lorsqu'aux justifications et aspirations extérieures on en substitue d'autres, fondées en soi-même?

Je trouve à tous les absolus des accents singulièrement impubères. Et si s'arracher à toutes les certitudes est aussi désagréable qu'une adolescence, n'est-ce pas le pas nécessaire pour ne plus rien fonder qu'en soi-même?

Car enfin, c'est en reconnaissant que le monde est fondamentalement futile et que rien n'importe "en soi" qu'on peut commencer à donner soi-même un sens aux choses et assumer la responsabilité de sa vie et de son destin. Est-il une plus grande sagesse que de reconnaître que rien n'importe réellement, et que ce n'est qu'à cette condition que nous pouvons vivre "pour" quelque chose, donner nous-mêmes un sens à notre propre vie? N'est-ce pas être adulte enfin que prendre la pleine responsabilité de son bonheur et de son malheur, de refuser les prédestinations et les destinées? La marque de l'homme n'est-elle pas de se construire un destin plutôt que le suivre et le subir?

Monrovia, Libéria

laurent.
le 26 mars 2006